

dière volcanique qui tenait l'eau en constante ébullition s'éteignit et se dessécha tout à coup, si bien que les visiteurs qui se rendirent alors pour l'observer de nouveau, ne trouvèrent plus qu'un cratère à sec, et un torrent sans eau creusé dans le roc par où l'eau chaude se rendait à la mer en se refroidissant.

La Dominique est la seule des Iles-du-vent qui ait conservé des restes des aborigènes de ces îles, les Caraïbes. Pour ces indigènes, comme pour ceux de nos régions boréales, la civilisation semble avoir soufflé dans leur atmosphère un air délétère. Encore quelques années, et leur existence ne sera plus qu'un souvenir.

Les caraïbes de la Dominique, sous la surveillance de leurs pasteurs, se sont gardés purs de tout mélange jusqu'à ces dernières années. Ils ont même conservé, en grande partie, leurs coutumes, leur gouvernement, leur manière de vivre. De mœurs douces et paisibles, les fruits, quelques petites cultures, la pêche et la chasse suffisaient à leur subsistance. Leurs traits ne sont pas désagréables, et ne présentent pas d'écarts bien marqués de conformation, comme ceux des africains. Ils habitent la côte est de l'île et ne comptent guère plus de 200 âmes aujourd'hui.

Vers les 9 heures, nous prenons congé du bon Père Couturier pour nous rendre à notre bateau. Le P. Pichaud avec le P. Molloy, de l'évêché, poussent la bienveillance jusqu'à nous accompagner jusqu'au quai.

Nous arrivons juste à l'heure du départ, et cinq minutes après, nous sommes en mouvement.

J'ai oublié de mentionner plus haut que nous n'avions fait qu'un échange, en laissant M. Castéra à la Guadeloupe ; un M. Parrock avec sa femme étaient venus se joindre à nous à sa place, pour se rendre, eux aussi, à Trinidad. Ce M. Parrock qui est dentiste, est anglais, et sa femme, grêle, blême comme toutes les créoles des îles, est une française de Trinidad. Le mari qui parle bien le français, est brun, de bonne taille, et le